

# TROIS QUATORZE



QUICONQUE A  
BEAUCOUP VU,  
PEUT AVOIR  
BEAUCOUP RETENU  
LA FONTAINE

PROGRAMMES  
INTERNATIONAUX  
D'ÉCHANGES  
04 42 91 31 00 • 01 55 78 29 90  
87 bis, rue de Charenton • 75012 Paris  
39, rue Espariat • 13100 AIX  
www.piefrance.com  
Membre de l'Office.  
Membre de l'U.N.A.T.  
Membre de l'U.N.S.E.

## LE JOURNAL DES SÉJOURS CULTURELS ET LINGUISTIQUES

● OCÉANIE ● AUSTRALIE ● NOUVELLE-ZÉLANDE ● AMÉRIQUE ●  
ARGENTINE ● BRÉSIL ● CANADA ● COLOMBIE ● ÉTATS-UNIS ● MEXIQUE  
● ASIE ● CHINE ● INDE ● JAPON ● MONGOLIE ● THAÏLANDE ● TURQUIE  
● TAÏWAN ● EUROPE ● ALLEMAGNE ● DANEMARK ● ESPAGNE ● FRAN-  
CE ● FINLANDE ● ITALIE ● NORVÈGE ● PORTUGAL ● RÉPUBLIQUE  
TCHÈQUE ● RUSSIE ● SUÈDE ● SUISSE ● AFRIQUE ● AFRIQUE DU SUD

PROGRAMMES  
INTERNATIONAUX  
D'ÉCHANGES  
Partir ou accueillir  
Une année scolaire  
Un semestre scolaire  
Entre 15 et 18 ans  
Plus de vingt destinations  
différentes, réparties  
sur les cinq continents

PUBLICATION ANNUELLE

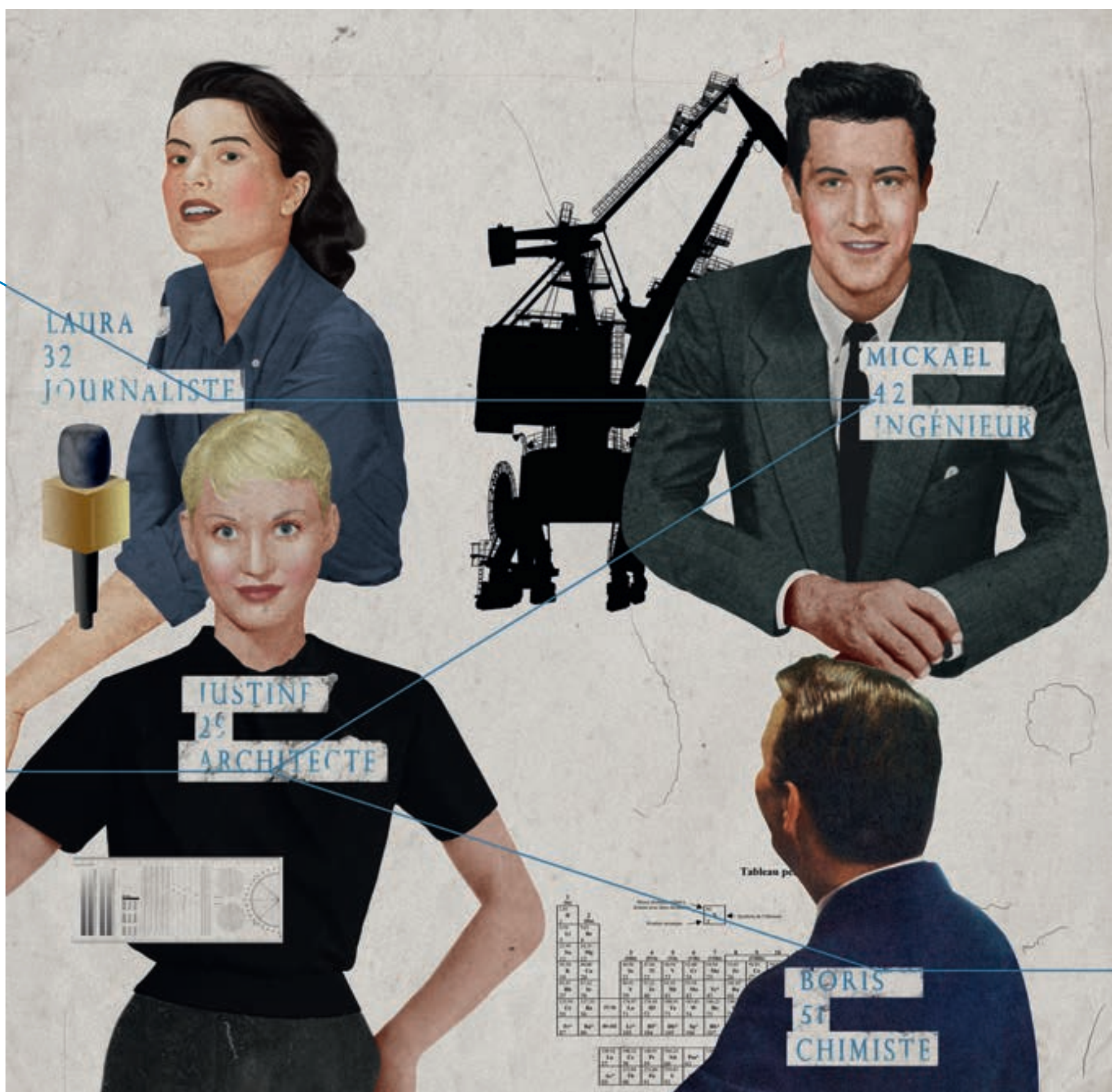
n°  
55

33<sup>e</sup> ANNÉE — N° 55 — LE JOURNAL DE PIE

PRINTEMPS 2015

NE PEUT ÊTRE VENDU

# Naissance d'un réseau pro



Solenn, Howard City, Michigan, USA

## SOMMAIRE DU N°55

DOSSIER RÉSEAU PRO PIE — P. 2 & 3  
DU « UN POUR TOUS » AU « TOUS POUR UN » — ENQUÊTE AUPRÈS DES « ANCIENS »  
DOSSIER RÉSEAU PRO PIE — PARCOURS D'ANCIENS — P. 4, 5, 6 & 7  
NEUF VARIATIONS SUR LE THÈME DE LA PORTÉE RÉELLE D'UN SÉJOUR DE LONGUE DURÉE  
IMPRESSIONS — P. 8 & 9  
IMPRESSIONS DES PARTICIPANTS AUX PROGRAMMES D'UNE ANNÉE SCOLAIRE À L'ÉTRANGER  
PORTRAIT — P. 10  
PORTRAIT DE L'INTERPRÈTE PAR LUI-MÊME — JEAN-LOUIS BERQUER, PRÉSIDENT DE PIE  
CONVOCAZIONE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE — P. 11  
ÉDITORIAL — P. 12  
CHARLIE VERSUS FRANKENSTEIN

## ACCUEILLIR AVEC PIE

Consultez les profils simplifiés  
des jeunes étrangers en attente  
d'une famille d'accueil sur :  
[piefrance.com/formules-  
programme-accueil/](http://piefrance.com/formules-programme-accueil/)  
[accueillir-un-etranger/](http://accueillir-un-etranger/)  
Site et profils régulièrement actualisés.

En savoir plus sur l'accueil :  
contactez PIE au : 04 42 91 31 00.

# Du « Un pour tous » au « Tous pour un »

PAR LAURENT BACHELOT — DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL DE PIE

*PIE a bientôt 35 ans. Depuis 1981, près de huit mille jeunes ont, par l'intermédiaire de l'association, vécu sur le long terme à l'étranger. Chacun à son retour a fait sa route, tracé un chemin. Les parcours sont divers, variés et particulièrement riches. PIE a pensé que le temps était venu de fédérer toutes ces énergies, en créant un grand réseau de conseil et d'entraide, à caractère essentiellement professionnel. Chacun, quel que soit son âge, ses compétences, son domaine d'activité et ses besoins y trouvera un intérêt. Au vu du potentiel de tous ceux qui gravitent autour de PIE, ce réseau, à n'en pas douter, deviendra vite incontournable.*

Inutile de revenir ici sur les multiples bénéfices que tous les participants PIE ont retiré (ou retirent) de leur « expérience » de longue durée, sinon pour signaler sa spécificité, laquelle réside principalement dans l'âge de ceux qui se lancent dans l'aventure, et dans le contenu et la durée de ce beau voyage. On sait qu'un séjour engagé entre 14 et 18 ans n'a pas du tout les mêmes répercussions en terme d'apprentissage culturel et linguistique qu'un séjour engagé après 18 ans — que ce soit dans un cadre universitaire, professionnel ou autre. On devine par ailleurs, et tous les participants PIE le confirment, que l'immersion scolaire sur la longue durée a des effets extrêmement positifs en terme d'autonomie, de développement personnel, de compétences et de connaissances, d'acquis linguistiques, de capacité d'adaptation et de contrôle, de capacité d'intégration, de réussite scolaire, universitaire et professionnelle, de tolérance, d'ouverture au monde, etc.

Il n'est pas inutile, par contre, de souligner un fait plus étonnant : au fil des ans, il est apparu avec clarté aux observateurs privilégiés que nous sommes, qu'un lien fort unissait la grande majorité des anciens étudiants d'échanges. De façon consciente ou non, et de manière plus ou moins diffuse, ces derniers se sentent membres d'une sorte de confrérie — d'autres diraient « famille » — dont le ciment est ce vécu commun. L'année scolaire à l'étranger est, pour tous ceux qui s'y sont adonnés ou presque, à la fois un sujet de fierté, d'échange et de complicité. Quand ils se retrouvent, la plupart des anciens participants n'ont pas de mal à s'entendre, à se comprendre, à établir le contact. Ce parcours à l'étranger, si original et si puissant — et qui fait clairement partie de leur « ADN » — leur permet de tisser facilement « le » lien. La fidélité témoignée par nombre d'anciens à l'association en est la preuve. De même d'ailleurs que la vivacité du « Réseau des anciens », l'association des anciens, qui regroupe plus de 500 membres et qui organise rencontres et événements. Cette forme d'empathie qui anime les anciens se révèle dans toute sa puissance à la lecture de ce témoignage publié dans *Trois Quatorze* : « *Quand je lis les aventures des autres, à chaque fois c'est ma propre aventure que je lis. Je me reconnais parfaitement dans chaque témoignage... Tout à coup je réalise que je suis « tous » les anciens !* »

Belle formule qui dévoile l'esprit de fraternité, le tempérament mousquetaire... le côté « Un pour tous » qui anime notre petite communauté.

À l'évidence donc, et pour résumer, tous les participants PIE ont à la fois des compétences et des capacités qui les distinguent, et une force commune qui les lie et leur inspire une mutuelle confiance. Fort de ce double constat, il nous a semblé que le moment était venu d'exploiter ces compétences et cette force, et de transformer le « Un pour tous » en « Tous pour un ». Partant du principe que l'aspect amical/entraide était déjà pris en charge par le « Réseau des anciens », il nous a semblé utile de lancer un grand réseau à résonance professionnelle, avec l'idée sous-jacente que tous les membres de ce réseau seront à même de satisfaire la demande d'un seul.

En revisitant nos fichiers pour les mettre à jour, nous avons réalisé que nous avons des « anciens » et des « proches » partout dans le monde, dans tous les secteurs d'activités (du commerce au droit en passant par la médecine, le journalisme, les langues, les transports, l'enseignement, la politique, l'art...), dans des corps de métiers très différents, dans des entreprises de renom ou dans des petites structures, dans des administrations (écoles, ambassades, ministères, hôpitaux...) ou des associations (voir les quatre pages centrales de ce numéro). Ces personnes sont toutes bilingues et toutes francophones. Ces personnes font souvent partie de clubs, de réseaux... Elles sont, a priori, ultra connectées !

Nous sommes bien placés à PIE — nous qui embauchons avant tout des anciens et qui avons pu juger à maintes reprises de leurs qualités — pour savoir qu'il est très intéressant pour une entreprise qui recherche un stagiaire ou un salarié de faire appel à un étudiant d'échange. Et nous sommes conscients qu'il sera très intéressant pour quelqu'un qui cherche un stage ou un emploi de se retourner vers ce futur réseau. Au-delà de l'embauche, un tel réseau peut servir plus simplement à recommander quelqu'un... à trouver des clients, des fournisseurs, des auditeurs... à mettre en avant une personne ou une entreprise... à promouvoir une activité... Il peut servir également à résoudre un problème de type professionnel. On peut en effet légitimement penser, au vu de l'accumulation potentielle de compétences, de savoir et d'expérience, que ce réseau

peut permettre à tout un chacun de trouver la réponse à une question ou à un problème, et ce quelle qu'en soit la nature (technique, scientifique, morale, fiscale, artistique, médicale, orientation universitaire ou professionnelle...). L'aide peut se résumer à un conseil, elle peut déboucher sur un vrai partenariat ; elle peut être simple ou complexe, gratuite ou rémunérée...

La méthode est simple. Nous nous appuyons principalement sur deux outils existants : les réseaux sociaux LINKEDIN et VIADEO. Ces deux réseaux à orientation professionnelle nous serviront de plateforme d'échange. Il suffira pour cela que le maximum d'anciens — et de personnes affiliées ou sensibles à PIE et à son activité — s'inscrivent à un de ces deux groupes (voir schéma ci-dessous) et qu'ils pensent à les utiliser, en y postant le plus régulièrement possible leurs offres et leurs demandes, et en y exposant leurs besoins. Il sera également possible de communiquer avec le réseau via l'adresse e-mail : [reseau@piefrance.com](mailto:reseau@piefrance.com). Et n'oublions pas que ce réseau professionnel s'ouvrira non seulement aux anciens, mais aussi aux parents de participants, aux amis et aux proches de l'association, à tous ceux qui ont confiance en elle. Beaucoup de monde en perspective donc, et du beau monde !

Vous tous lecteurs de *Trois Quatorze* et adeptes de PIE n'avez donc plus qu'une chose à faire : intégrer ce réseau et communiquer aussi souvent que nécessaire à travers lui.

*Longue vie à PIE et à son nouveau réseau.*

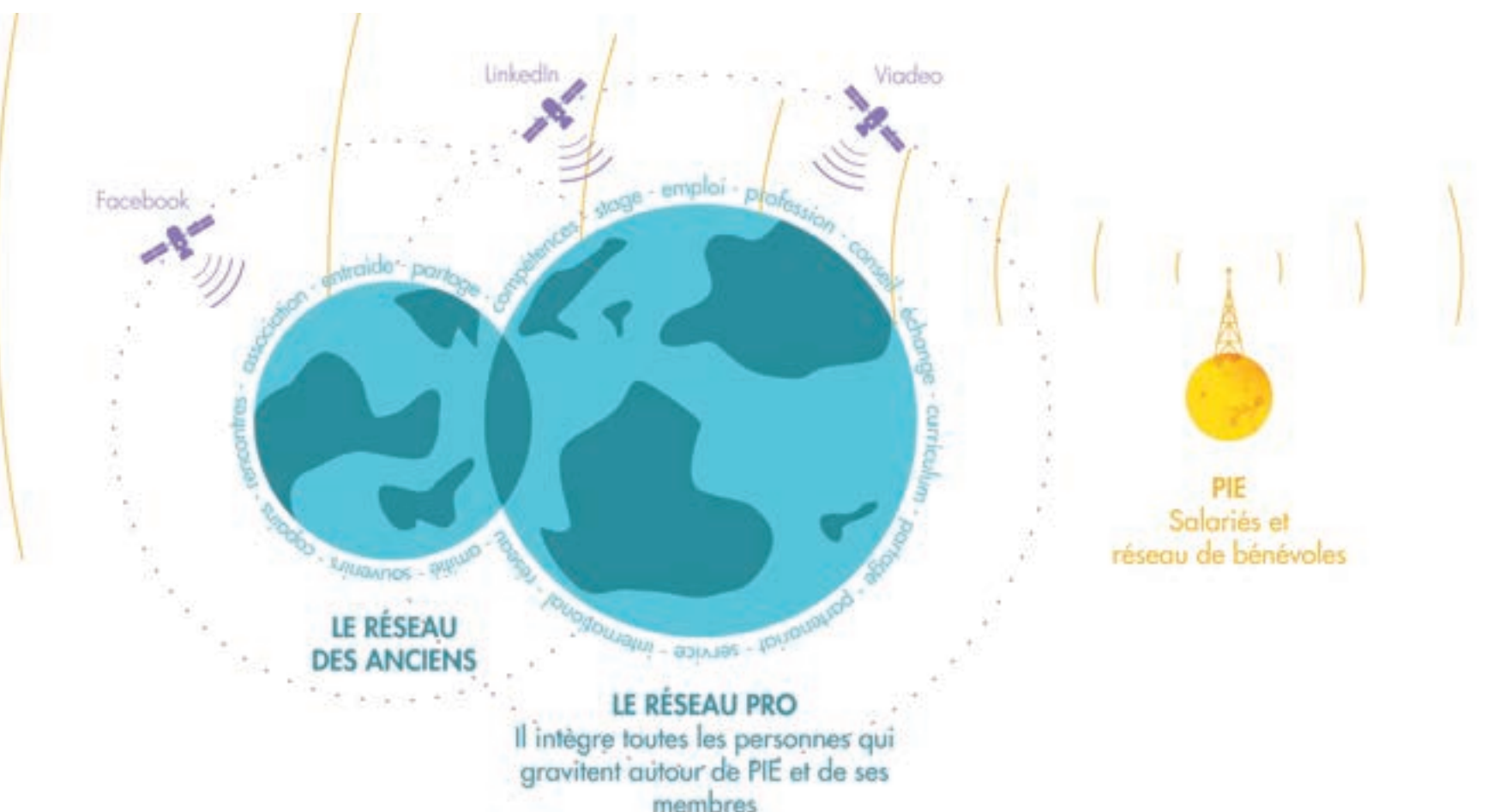
## POUR INTEGRER LE RESEAU PROFESSIONNEL PIE :

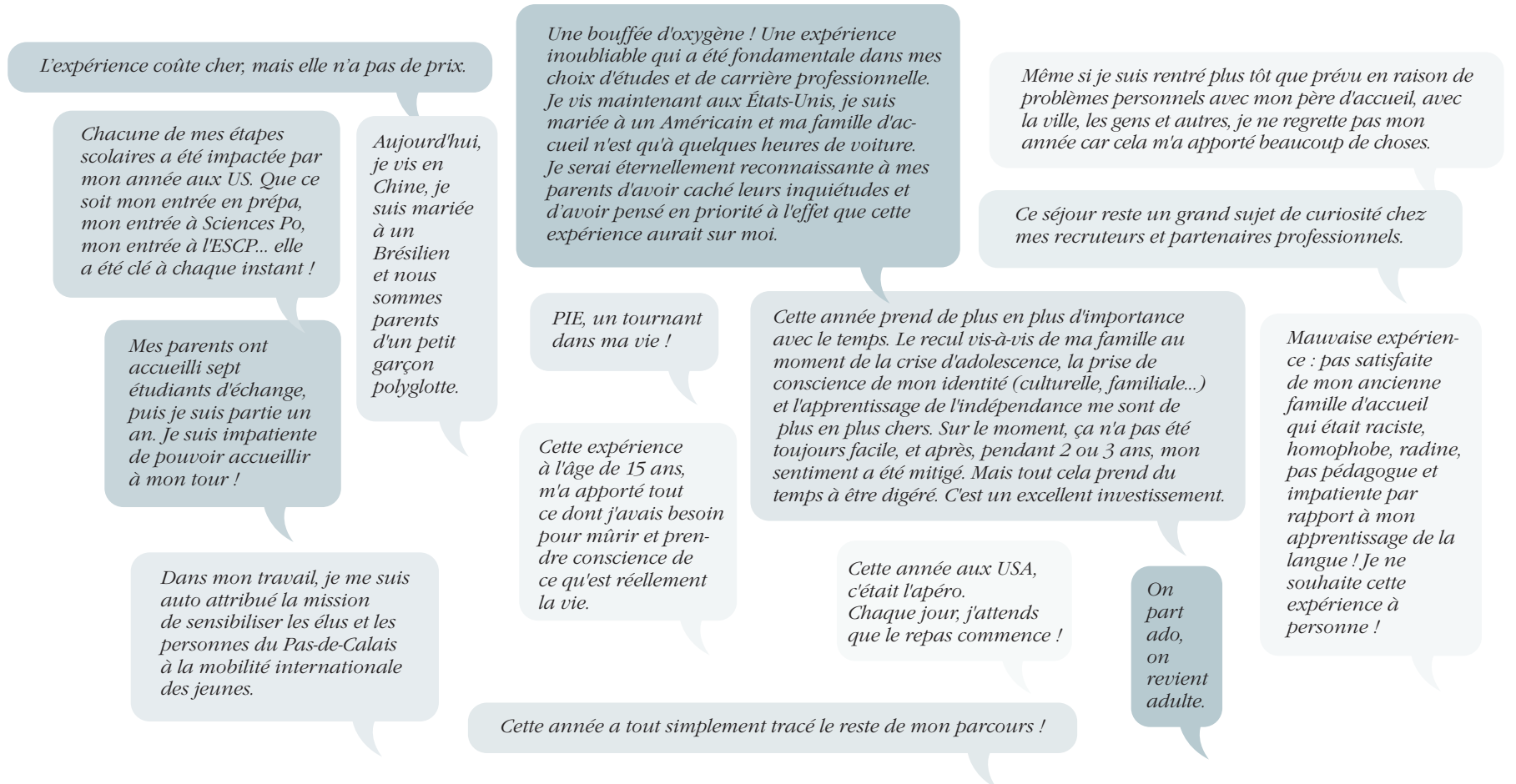
rejoignez le groupe LinkedIn :  
[www.piefrance.com/linkedin](http://www.piefrance.com/linkedin)

et/ou rejoignez le groupe Viadeo :  
[www.piefrance.com/viadeo](http://www.piefrance.com/viadeo)

et/ou écrivez à :  
[reseau@piefrance.com](mailto:reseau@piefrance.com)

## L'UNIVERS PIE





## La relation des anciens participants à PIE

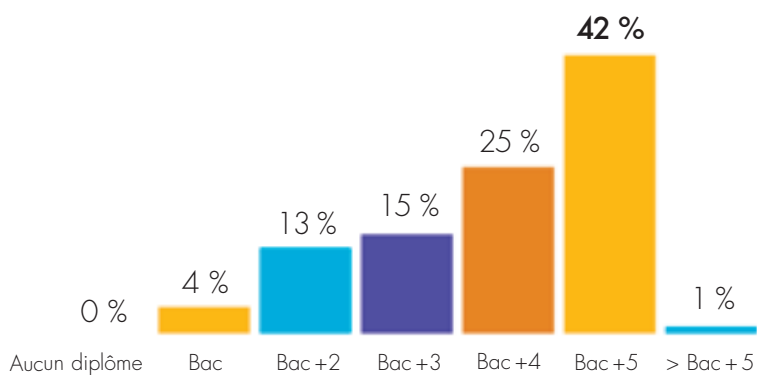
**SONDAGE** — Au début du mois de février dernier, *Trois Quatorze* a envoyé une courte enquête aux anciens participants au programme scolaire de longue durée. Le but premier était d'obtenir quelques informations de base sur leur devenir et de tester l'intérêt de ces derniers pour intégrer et faire vivre le futur réseau. *Trois quatorze* a été particulièrement surpris par la réactivité des sondés. Nous publions ci-dessous les résultats de cette mini enquête. Ils se passent globalement de commentaires. Nous insistons simplement sur la réponse à quelques questions, notamment la dernière, laquelle justifie avec évidence le lancement de ce grand réseau professionnel.

**PUBLIC** — L'enquête a été envoyée aux 3 270 anciens dont le journal possédait les adresses e-mails valides. À savoir : *Trois Quatorze* n'a pas cherché à contacter ceux qui avaient été exclus du programme ou qui avaient quitté de leur plein gré le programme avant son terme (environ 2% des participants).

**Nombre de réponses parvenues à *Trois Quatorze* en 1 semaine : 546**  
Le taux de retour est donc excellent (près de 20%). On pourrait penser de prime abord que seuls ceux qui sont majoritairement satisfaits du service PIE et bien disposés à l'égard de l'association ont répondu, mais les quelques réponses reçues accompagnées de commentaires négatifs (4 en réalité) nous amènent à nuancer cette impression.

### 1°/ QUEL EST LE DIPLÔME LE PLUS ÉLEVÉ QUE VOUS AYEZ OBTENU ?

Ne sont prises en compte que les réponses de ceux qui sont partis entre 1981 et 2000. Seuls ces réponses sont significatives, puisque la majorité de ceux qui sont partis après 2000 ont aujourd'hui moins de 25 ans et n'ont pas achevé leurs études.



Même si les résultats doivent être relativisés — car le milieu social du public concerné est, du fait du prix des séjours, relativement élevé — les résultats sont tout de même significatifs et remarquables. On note que tous les participants PIE ont le Bac et que près de 70 % d'entre eux sont, au minimum, titulaires d'un Bac + 4 ! Le niveau moyen d'études atteint par les participants PIE est donc très largement supérieur à la moyenne nationale. Il prouve bien que, contrairement à une idée reçue, le séjour scolaire de longue durée ne nuit absolument pas aux études et au parcours professionnel... bien au contraire.

### 2°/ QUELLE EST VOTRE PROFESSION ACTUELLE ET VOTRE EMPLOYEUR ?

Voir pages 4 à 7 — On notera, à titre informatif, que parmi tous les sondés dont le séjour remonte à avant 2000, un seul est en recherche d'emploi !

### 3°/ AVEC LE RECU, ESTIMEZ SUR UNE ÉCHELLE DE 1 À 10, L'IMPACT PROFESSIONNEL DE VOTRE ANNÉE SCOLAIRE À L'ÉTRANGER ?

**8,4** — moyenne

### 4°/ AVEC LE RECU, ESTIMEZ SUR UNE ÉCHELLE DE 1 À 10, L'IMPACT PERSONNEL DE VOTRE ANNÉE SCOLAIRE À L'ÉTRANGER ?

**9,8** — moyenne

### 5°/ CE SÉJOUR À L'ÉTRANGER FAIT-IL PARTIE DES ÉVÉNEMENTS MAJEURS DE VOTRE VIE ?



### 6°/ UTILISEZ-VOUS LA LANGUE DE VOTRE PAYS D'ACCUEIL ?



### 7°/ DEPUIS VOTRE RETOUR, AVEZ-VOUS ÉTUDIÉ, TRAVAILLÉ OU VÉCU À L'ÉTRANGER SUR UNE PÉRIODE DE PLUS DE SIX MOIS ?



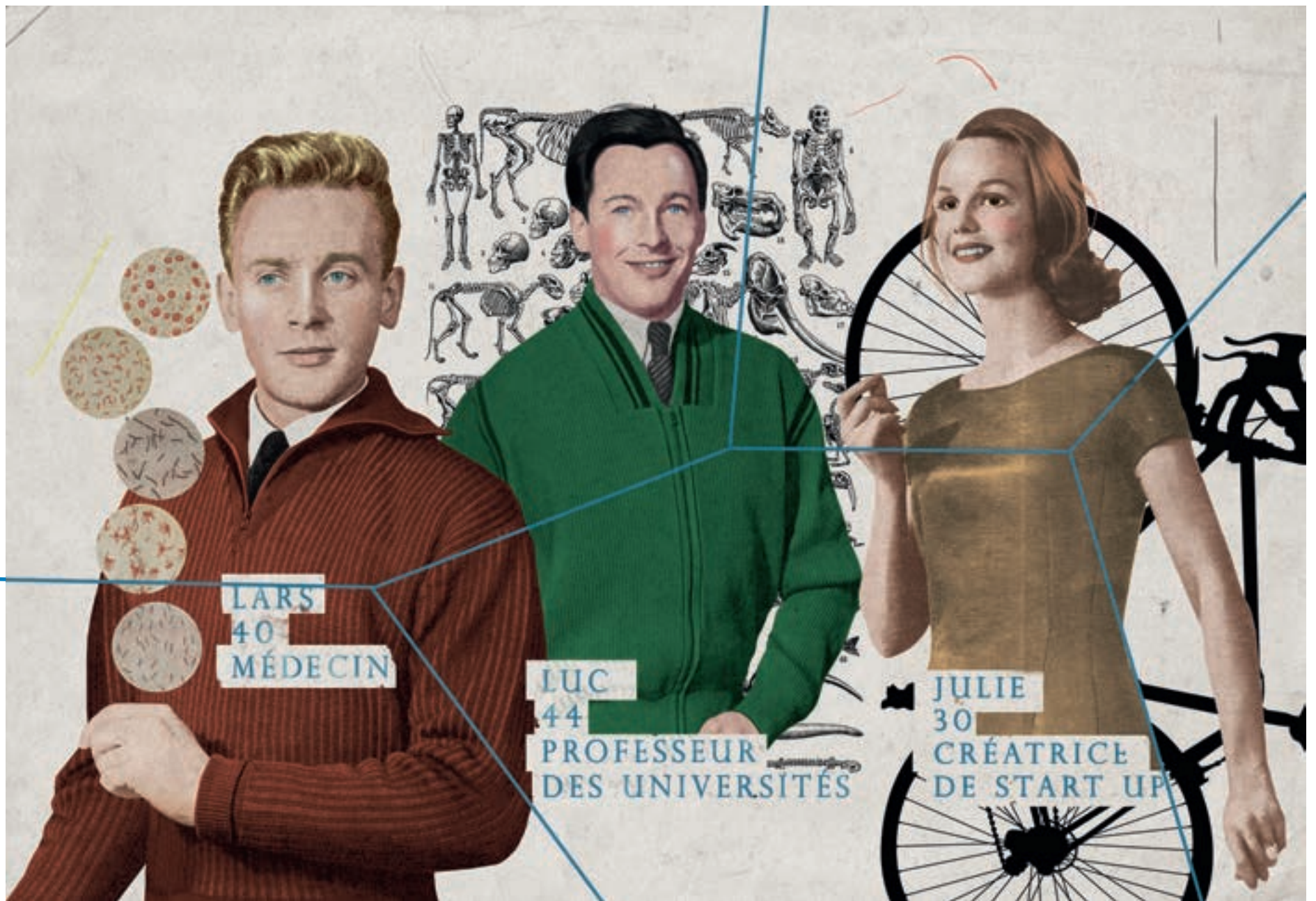
### 8°/ EMBAUCHERIEZ-VOUS/RECOMMANDERIEZ-VOUS EN PRIORITÉ UNE PERSONNE QUI A VÉCU UNE ANNÉE SCOLAIRE À L'ÉTRANGER ?



# 9 variations sur le thème de la portée réelle d'un séjour de longue durée

Pour nous aider à mieux saisir l'intérêt de tous à participer et à faire vivre notre futur réseau professionnel, nous avons choisi de nous pencher de plus près sur le parcours de quelques anciens. Nous en avons sélectionné neuf, au regard de la disparité de leurs profils et de leurs parcours : années de départ et donc âges, études et professions... Tous ont gentiment accepté de répondre à nos questions. Les écouter évoquer ici les retombées de leur année, nous conforte dans l'idée que la

majorité de nos anciens ont en commun le sentiment d'appartenir à un groupe particulier : une communauté composée de tous ceux qui ont appris très jeunes à « partir », et pour qui, dans la mesure où il n'y a plus vraiment d'ailleurs, « un peu partout, on se sent désormais chez soi ». Quelle que soit la direction professionnelle qu'ils ont prise, on peut, en découvrant les réponses de ces anciens, deviner la portée réelle de cette année fondatrice et comprendre l'envie de tous de la prolonger.



**RAUL**  
MEXICAIN  
LIEU DE SÉJOUR :  
MAYENNE  
FRANCE  
ANNÉE : 2002  
ÉCOLE : LYCÉE  
DON BOSCO  
LIEU DE VIE  
ACTUEL : MEXICO  
PROFESSION :  
**DESIGNER**  
DE SACS À MAIN  
EMPLOYEUR :  
**MARIA**  
**PATRÒNA**  
(SA PROPRE SOCIÉTÉ)



2002

De passage à Paris, c'est entre deux rendez-vous que Raul, ancien participant accueil, a évoqué pour nous l'impact de son séjour sur sa vie professionnelle. S'il se décrit comme un amoureux de la France, il n'hésite pas à revenir sur les moments durs de son expérience et à partager avec nous sa « philosophie de vie ».

*Trois Quatorze* — Tu es aujourd'hui designer de sacs. Qu'est-ce qui t'a amené à faire ce métier ?

Raul — En fait, après mon année en France, je devais retourner au Mexique pour entrer à l'université, mais mon séjour m'a fait changer d'avis. Mon expérience m'a ouvert les yeux. Après cela, je n'ai eu qu'à suivre mon instinct. Et à mon retour, je me suis dit : « Non, j'ai envie de rester en Europe », j'ai alors décidé que je partirais faire des études de design à Milan. La France a été une source d'inspiration, c'est ici que j'ai découvert ma passion.

Ton année en France a donc été cruciale dans ton parcours ?

Oui, totalement ! Mon année en France a été comme une seconde naissance. Avoir la possibilité et la chance d'apprendre cette langue, de « vivre » cette culture que j'aime tant... Cela a été une superbe opportunité, une expérience unique et incroyable. J'ai adoré vivre ici. J'ai tant appris.

Où habites-tu aujourd'hui ?

Je vis maintenant au Mexique. J'ai passé neuf années de ma vie à Milan. J'ai aussi travaillé en Asie et en Europe de l'Est. Ce n'est qu'au début de l'année 2012 que je suis rentré au pays pour créer ma marque de sacs : *Maria Patròna*. La façon dont je conçois mon métier m'amène à beaucoup voyager. Je tiens à ce que mes produits soient de haute qualité et c'est pour cela que j'ai choisi de manufacturer mes sacs en Europe. Je voulais confier la production à des per-

sonnes qui ont la même passion que moi et qui possèdent le savoir-faire pour reproduire une telle qualité. Je viens aussi régulièrement en France et en Italie pour découvrir les tendances des saisons à venir.

Quelles sont les qualités indispensables pour exercer ton métier ?

Je dirais qu'il faut avoir une passion illimitée pour ce métier et pour la vie en général. Il faut également être très persévérant.

Peut-on faire un parallèle entre ces qualités — que tu possèdes — et ton séjour en France ?

Si mon année en France a été la meilleure année de ma vie, elle n'a pas toujours été facile, mais quand on commence quelque chose, on doit le finir, non ? C'est pour cela que je n'ai pas changé de famille. J'aurais pu le faire, mais je me disais que la vie m'avait donné l'opportunité de venir apprendre le français dans cette famille et non dans une autre... alors, je me devais d'y rester jusqu'au bout. Je trouve que c'est important de persévérer. D'ailleurs, aujourd'hui, je les remercie, car c'est grâce à eux que je parle votre langue. Je ne pense pas que je serais là où j'en suis, sans cette expérience. Je ne parlais pas couramment le français, je ne saurais pas non plus tout ce que je sais sur l'histoire de votre pays.

Cela ne se passait pas bien dans ta famille ?

Non, pas du tout. Je viens d'une famille qui voyage beaucoup, très ouverte. Je me suis retrouvé dans un milieu fermé, très religieux... Cela n'a pas toujours été une partie de plaisir, mais je me suis quand même adapté. Et même si à certains moments cela a été difficile et que certaines choses m'ont choqué, une fois que tu prends du recul, tu te dis : « Whatever ! »

Qu'est-ce qui a été le plus dur ?

L'hiver, je pense ! Vivre dans une ville de 15 000 habitants, où il neigeait, pleuvait, et où le soleil se cou-

chait avant 17 h, quand on vient d'un pays comme le Mexique, c'est dur ! Mais ce n'est pas le froid qui me gênait tant, c'était plutôt la grisaille, la pluie constante, les gens déprimés... non, vraiment je ne pense pas que la Mayenne soit l'endroit le plus cool !

Qu'as-tu pensé de l'école en France ?

Votre système éducatif est tellement différent du système éducatif mexicain. Déjà, vous avez beaucoup de vacances, c'était le plus choquant pour moi. Ensuite, il y a les examens qui durent 5 h... et tu dois rester assis jusqu'au bout. Au Mexique ça n'existe pas ! Tu finis et puis ciao-ciao ! C'était bizarre pour moi. J'ai aussi été surpris par votre niveau scolaire, bien plus élevé que le nôtre. Je pense que votre système éducatif contribue à cela en vous rendant plus compétitifs. Le fait qu'il soit rare, mais possible, que quelqu'un reçoive la note de 20 vous force à vous surpasser et vous permet de développer certaines qualités. Je pense notamment à vos capacités analytiques en histoire et en littérature qui m'ont impressionné. Votre niveau est incroyable comparé au nôtre. J'ai trouvé cela super de pouvoir évoluer dans un tel environnement.

Lorsque tu rencontres un autre étudiant d'échange, tu t'en sens proche ?

Oui, totalement ! Je suis d'ailleurs toujours en contact avec les autres étudiants étrangers de ma promo, on se rappelle de tout... du séjour à Monaco, de celui en Bretagne, de notre stage de 10 jours à Paris... Ça nous permet de garder un lien malgré les années qui passent.

Tu parles vraiment bien le français, tu es amené à l'utiliser souvent ?

Quand je vivais en Italie, j'habitais avec ma meilleure amie qui est haïtienne et je parlais constamment français. Aujourd'hui, je ne l'utilise que deux ou trois fois par an, mais je n'oublie rien !



Exemples  
d'entreprises  
dans lesquelles  
travaillent  
les anciens  
participants PIE

Orange OCDE EF LVMH Adidas  
Al Jazeera AFS apple Mairie de Paris  
Oxford University ministère de l'Éducation nationale Nestlé  
Airbus Caudalie PIE Swatch Group Deutsche Bank  
La croix Rouge Air France Total Studio  
Séphora INRA ministère des Affaires étrangères...

Sans compter ceux qui  
ont créé leurs structures et/ou  
en sont les gérants...

## 9 variations sur le thème de la portée réelle d'un séjour de longue durée — suite

Difficile a priori de faire un lien entre sa profession et ce séjour scolaire de longue durée vécu à l'adolescence. Et pourtant, dans le cas de Clément, ce lien est évident, car tout pour lui est affaire de passion, de préparation, de cap et d'adaptation.

Trois Quatorze — Un mot sur ton parcours depuis ton séjour aux USA en 2000 ?

Clément — À mon retour, j'ai fait une première puis une terminale, j'ai enchaîné avec Maths Sup, Maths Spé, une école d'ingénieurs, et ensuite j'ai intégré les Cadets d'Air France, sur concours. Aujourd'hui, je suis officier pilote de ligne, autrement dit co-pilote sur la « famille » Airbus A 320.

Quelle différence entre un pilote et un co-pilote ?

Nous avons les mêmes compétences techniques et globalement nous exécutons les mêmes tâches, mais le pilote, de par son ancienneté, a plus d'expérience. La différence, en fait, est hiérarchique : le pilote est le chef et le responsable. Il est le référent. Si l'on n'est pas d'accord sur la gestion d'une situation, c'est lui qui a le dernier mot.

En quoi consiste ton travail ?

À transporter en toute sécurité des passagers d'un point A à un point B. À suivre pour cela une sorte de cérémonial, très logique, qui comporte une phase de préparation de vol, le vol proprement dit, et la clôture du vol. La phase de préparation, essentielle, est relativement complexe : rencontre avec le commandant, prise de connaissance du dossier de vol (quel avion ? quelle immatriculation ? problèmes techniques ou pannes mineures éventuelles et impact sur les performances, étude de la météo, des survols des massifs montagneux, etc.). Au terme de la préparation, il nous faut déterminer un plan de vol, autrement dit une stratégie, avec des options de sortie. Du parcours et du plan dépendront la quantité de carburant embarqué (nécessaire pour le roulage et l'étape proprement dite, et également pour les réserves finales réglementaires). Cette première phase se conclut par la rencontre avec les personnels pour faire le point sur le temps de vol, les conditions, le statut de sûreté qui varie selon les destinations (on peut envisager des vérifications de passagers, voire des fouilles...). Quand tout cela est fait, on part « allumer » l'avion, autrement dit, faire le tour de l'appareil, le programmer, mettre tout sous tension, calculer les performances : vitesse de décollage, de montée, de rentrée des volets, mise en place des moyens de radio navigation, etc. La phase de vol proprement dite consiste à exécuter le plan en temps réel, avec bien entendu la nécessaire adaptation aux contraintes réelles et aux aléas de l'exploitation : trafic, évolution de la météo, nouvelles options... Durant cette phase, au propre comme au figuré, tout est en mouvement : il faut s'adapter à la nature, à la machine, aux passagers, et anticiper. À l'arrivée, il faut clôturer le vol : débarquement passagers et bagages, gestion du pétrolier, vérification de la mise en route de tous les intervenants sur l'avion... Et on repart éventuellement pour une nouvelle étape.

On peut faire combien d'étapes par jour ?

En court et moyen courrier, jusqu'à quatre par jour. Et ce treize à quatorze jours par mois. En tant que passager, on ne se rend pas toujours compte du travail au sol. Cette partie est fondamentale : c'est une phase super active, d'autant que la contrainte com-

merciale est fondamentale, car un avion doit voler au maximum, et que l'impact de chaque retard a des conséquences importantes sur le trafic aérien global.

Tu as l'air d'aimer ton métier. Il est vrai que piloter un avion c'est un peu un « rêve de gosse » ?

(Tout sourire) J'adore mon métier. Mes parents me disent que j'ai toujours voulu faire ça : « Depuis que je n'étais même pas assez grand pour m'en souvenir ». Dans ma poussette, je pointais les avions dans le ciel. Ce dont je me souviens, c'est que je n'ai jamais rien voulu faire d'autre.

On peut s'étonner — eu égard à la difficulté des études et de la concurrence — que tu aies choisi d'interrompre ta scolarité classique, en optant pour une parenthèse d'une année à l'étranger.

Les États-Unis, c'était un autre rêve de gosse. J'étais fasciné, j'associais ça à la technologie, à la modernité, aux ordinateurs et aux burgers, à la Nasa, au cinéma... un mélange de mystère et d'envie. Quand une amie m'a parlé de ça, j'ai plongé. Ma mère m'a dit : « Ok, mais tu gères ça seul. Tu te prends en main. » Elle n'y croyait pas, mais j'ai tenu le cap. J'ai fait trois dossiers dans trois boîtes différentes, et je suis parti avec PIE. Je n'ai jamais vécu ça comme un handicap par rapport à la suite.

Et tu as donc vécu un rêve ?

Pas du tout : plutôt l'enfer. Enfin, au début. Je suis tombé dans une famille vraiment spéciale. Cela a été très compliqué : ils m'avaient accueilli — c'est du moins mon analyse — pour essayer de résoudre leurs différends familiaux ; et ils avaient considéré d'entrée, à la seule vue du métier qu'exerçait mon père, que j'étais un enfant gâté ; ajoutons à cela une sœur d'accueil très jalouse... bref, la situation a vite explosé ! Pour couronner le tout, quand ma déléguée américaine a appris que j'avais des difficultés, elle a totalement pris parti pour ma famille. Je suis devenu un véritable bouc émissaire. C'était très chaud. Ils bloquaient mon internet, traduisaient mes mails, m'accusaient d'avoir ruiné leur famille... Je n'étais pas bien du tout, j'avais presque peur de monter dans le bus jaune pour rentrer chez moi !

Comment en es-tu sorti ?

À un moment le père d'accueil en est presque venu aux mains. J'ai réussi à convaincre la déléguée. J'ai fini par changer de famille et tout ensuite s'est super bien passé... Ma nouvelle famille était géniale ; pas de moyens, mais un grand cœur. Je les adore. Pour vous donner une idée : c'était il y a quinze ans et je vais au mariage de ma sœur d'accueil cet été !

Un séjour compliqué donc : rien à voir avec le « plan de vol » imaginé ou établi au départ, au moment de l'inscription au séjour ?

C'est exactement ça. D'ailleurs lors de mes oraux/entretiens pour les concours, j'ai souvent relaté mon expérience. Sans rentrer dans les détails, j'ai expliqué ce à quoi j'avais été confronté. J'ai évoqué la maturité dont j'avais dû faire preuve pour résoudre moi-même les problèmes, le recul dont j'avais dû faire preuve alors que j'avais tout juste quinze ans, et je pense que cela a été primordial, car c'est exactement ce que l'on nous demande dans notre métier. En tant que pilote, le fait de savoir mesurer et relativiser est fondamental. On ne peut pas et il ne faut pas crier au feu à la moindre étincelle. On ne peut pas se permettre de paniquer. Le sang-froid est primordial, tant au moment de la

prise de décision que dans l'action. Quelle que soit la situation, on doit pouvoir déterminer les options qui se présentent, mesurer les risques associés à ces options, et mettre tout ça... comment dire, presque en algorithme, le tout pour pouvoir prendre la meilleure décision. Je crois qu'à ce niveau mon expérience américaine m'a beaucoup servi.

Quelles qualités, au delà des qualités purement techniques, requiert ce travail ?

Avant tout, une grande honnêteté intellectuelle : il faut absolument savoir reconnaître ses erreurs, avoir un regard objectif sur ses performances, reconnaître que l'on est fatigué, savoir remettre en cause sa propre décision... et aussi de grosses qualités humaines. Il est primordial en effet de pouvoir créer très vite une vraie relation de confiance avec ceux avec qui on vole. En cas de problème, on doit pouvoir analyser rapidement les points forts et aussi les failles de celui avec qui on travaille. Si la personne s'enferme dans un mauvais schéma, il faut savoir l'en faire sortir, en usant des meilleures stratégies. Sentir si l'on doit imposer son point de vue avec souplesse ou force. Savoir aussi intimer un ordre primordial, comme celui de « remise des gaz ». Il faut faire preuve de finesse humaine et de conviction.

S'adapter est le maître mot en terme de séjour scolaire à l'étranger. Il semble que ce soit le cas aussi dans ton métier.

Oui, adaptation au changement, à ce qui se présente et qui ne correspond ni au plan établi ni à ce que l'on souhaitait.

Et en même temps savoir réagir si nécessaire ?

Oui en sachant que la plupart du temps on doit se débrouiller...

...avec les moyens du bord !

C'est bien l'expression qui convient. Et c'est exactement ce qui s'est passé lors de mon séjour aux USA. Je me suis rendu compte que même si je n'avais pas toutes les clés, je devais trouver la solution en interne.

Tu n'as pas évoqué la question de l'anglais.

J'avais conscience en partant un an que je progresserais en anglais, mais ce n'était pas forcément ma motivation première, et je ne me doutais peut-être pas que cela me servirait autant, mais dans la présélection pour les cadets d'Air France (1300 personnes), il n'y a que deux épreuves : la logique et l'anglais. Sur cette seule base, un classement est établi et semaine après semaine, ils convoquent aux sélections les candidats, dans l'ordre de la hiérarchie établie ! Quand ils ont le nombre souhaité (environ quarante par an), ils arrêtent. Vous avez donc intérêt à être bien placé. L'anglais n'était bien évidemment pas suffisant, mais il m'a permis de sortir du lot !

Et une fois à l'intérieur de ma boîte, de me faire remarquer aussi, puisque aujourd'hui en marge des vols, je suis examinateur d'anglais pour les pilotes. Et mon accent m'aide énormément, que ce soit dans les communications en vol ou à l'aéroport. Aux US, on me prend pour un Américain. C'est sympa.

Un mot sur le réseau que nous mettons en place ?

Une excellente idée. Il y a des choses dont on ne peut parler qu'à des gens qui sont partis jeunes, loin et longtemps. Soit tu l'as fait soit tu ne l'as pas fait. Partant de là, regrouper tous ces gens et établir un lien entre eux ne me semble pas aberrant... loin de là.

CLEMENT

LIEU DE SÉJOUR :  
BAY CITY  
MICHIGAN  
FRANCE

ANNÉE :  
2000

ÉCOLE : BAY CITY  
WESTERN HS

LIEU DE VIE  
ACTUEL : PARIS

PROFESSION :  
PILOTE  
DE LIGNE

EMPLOYEUR :  
AIR FRANCE



2000



1988

Avocat d'affaires, Laurent a été marqué par toutes les rencontres que son année à l'étranger a engendrées. Quant à l'idée de maintenir le lien à travers le futur « Réseau pro » de PIE, elle n'est pas pour lui déplaire.

Je trouve que ce réseau est une excellente idée. Je l'utiliserai à 100 %. Nous sommes régulièrement amenés à recruter et je suis toujours prêt à aider quelqu'un qui a vécu la même expérience que moi. J'ai déjà recruté, en tant que stagiaires, deux anciens étudiants PIE. Un C.V. qui indique une durée de trois ou six mois ou, a fortiori, d'un an à l'étranger, retiendra mon attention. Je sais que lorsque je serai amené à travailler avec cette personne, les choses colleront.

LIRE L'INTÉGRALITÉ DE L'INTERVIEW DE LAURENT SUR : WWW.PIE.FRANCE.COM



SÉJOURS  
SCOLAIRES  
DE LONGUE  
DURÉE

PARTIR OU  
ACCUEILLIR

PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES — DEPUIS 1981

**THIBAUT**LIEU DE SÉJOUR : TOLEDO,  
OHIO, USA, 2005

ÉCOLE : ROGERS HS

PROFESSION : JURISTE

EMPLOYEUR : OCDE

2005

Thibaut, juriste international, fait un lien direct entre son activité et son année d'échange.

*Trois Quatorze* — Après ton retour des États-Unis, quelles études as-tu suivies ? En quoi consiste ton travail d'avocat ?

Thibaut — J'ai fait une licence de droit, un master en « European Legal Studies » à Cardiff et un second, en droit international, à Paris. Je travaille aujourd'hui dans une organisation intergouvernementale dans laquelle sont regroupés des dizaines de pays différents. Outre mon niveau d'anglais, qui m'a beaucoup servi, je pense que mon année aux États-Unis a clairement contribué à développer mon goût pour les échanges interculturels et pour l'international. Je pense également que les rencontres faites là-bas ont eu un impact sur mes choix de vie et sur la façon dont j'envisage certains sujets. C'est une expérience qui m'a ouvert sur le monde.

Quelles sont les qualités requises à ton poste ?

La capacité d'écoute et la rigueur sont deux qualités essentielles. Le juriste doit être capable de cerner le besoin de son interlocuteur et d'y apporter une réponse intelligible et solide. Cela requiert un esprit d'analyse et de synthèse, et une bonne maîtrise des concepts juridiques. Comme j'évolue dans un environnement international, la maîtrise des différentes langues est capitale. La moindre petite approximation pourrait donner un tout autre sens à une phrase. Il faut également savoir accepter les différences culturelles qui peuvent entraîner des réactions inattendues. Chaque culture a sa propre conception des relations professionnelles. Avoir vécu une année à l'étranger permet donc d'avoir le recul suffisant pour accepter et comprendre les nuances et les différences propres à chaque système.

Que répondrais-tu à quelqu'un qui parle d'année perdue ?

Voyager loin — découvrir ce qui est éloigné de ce à quoi nous sommes habitués — est une chance. Ce déracinement volontaire pousse à s'ouvrir aux autres. Il faut faire l'effort d'aller vers les gens et affirmer sa propre personnalité : c'est ainsi qu'on développe charisme et spontanéité.

[WWW.PIEFRANCE.COM](http://WWW.PIEFRANCE.COM)

Un beau parcours que celui de Clémentine, devenue à tout juste vingt-six ans une vedette du petit écran. Un parcours largement inspiré par son année scolaire aux États-Unis, vécue dans des conditions un peu particulières.

*Trois Quatorze* — Parle-nous, pour commencer, de ton métier, qui est fascinant à plus d'un titre ?

Clémentine — Je suis journaliste au service des sports de France 2. Je suis présente tous les dimanches sur Stade 2, et j'assure aussi les interviews au bord du terrain pour le rugby.

Tu es quand même très jeune, comment en es-tu arrivée là aussi rapidement ?

À mon retour des États-Unis, j'ai fait des études d'histoire/géographie. J'ai engagé, en fin de cycle, une année Erasmus en Espagne, ce qui m'a permis de maîtriser une troisième langue. À mon retour, j'ai été admise à l'Institut Pratique de Journalisme de Paris-Dauphine (IPJ) et dans le cadre de cette école, j'ai pu faire une formation en alternance à France 2. L'avantage de l'alternance, c'est qu'on est dans le concret. J'ai vraiment été impliquée dans la rédaction, j'avais une carte de presse, etc. Grâce à cette expérience, je suis rapidement devenue pigiste pour Eurosport, L'équipe 21, M6... puis Télématin.

Présenté comme cela, ton parcours paraît limpide, mais qu'est-ce qui t'a permis de te démarquer ?

Je pense que c'est principalement l'anglais. J'ai commencé à faire beaucoup de traductions en « live ». Il y a énormément d'internautes dans le sport, il y a donc une véritable demande de ce côté-là. Comme j'évolue dans un milieu où il y a une certaine faiblesse en anglais, et que la traduction en direct n'est pas chose facile, mon « background » m'a permis de me faire remarquer.

Quels sportifs as-tu été amenée à interviewer ?

Usain Bolt... lui, c'est sûr, je m'en souviendrai. Beckham aussi, et Zlatan, et beaucoup d'autres. Ce qui a fait ma force, dans ma relation à ces grands sportifs, c'est la langue. La plupart d'entre eux ne sont pas habitués à rencontrer des journalistes français qui maîtrisent vraiment l'anglais. En général, ces derniers ont des grosses lacunes d'expression ou d'accent et ils ne possèdent pas tous les codes culturels : ils ne peuvent pas saisir les petites blagues, les apartés et ne peuvent donc pas rebondir. Honnêtement,



je pense avoir une bonne maîtrise de tout cela ; de ce fait, je me sens rassurée et eux se sentent à l'aise. On peut donc engager de vraies discussions.

Cette maîtrise, tu la dois à quoi ?

Clairement à cette année scolaire. J'ai beau avoir passé du temps en Espagne, je sais que je n'ai pas la même aisance. Je vois la différence. Quand on me parle anglais, j'ai l'impression que l'on me parle français ; et je sais que l'apprentissage dans le milieu scolaire et en famille a été essentiel.

Qu'as-tu à nous dire sur cette parenthèse américaine ?

Pour tout dire, j'ai passé une année un peu spéciale. J'ai eu la chance d'avoir été sélectionnée par une école privée de Minneapolis. Cette école m'a offert une énorme bourse d'études et m'a payé l'intégralité de mon année scolaire. C'était une école « top » à tous les niveaux : structures, moyens, pédagogie, résultats et performances, etc. Pour vous donner une idée, la plupart de mes copains ont fini à Harvard, Yale... Je dois dire que j'ai eu une énorme chance.

Mais, à côté de cela, ce n'était pas facile tous les jours. L'école était toute petite mais hyper pointue et hyper exigeante. J'ai vraiment énormément travaillé, je passais presque quatre heures tous les soirs à faire mes devoirs. On était loin des clichés de l'école américaine avec les QCM.

Pour reprendre un autre cliché, est-ce que tu dirais que cette année a changé ta vie ?

Complètement. J'ai plongé dans un monde qui m'était totalement inconnu. J'avais 18 ans, je ne m'étais jamais prise en charge et il y avait soudain tant de choses à gérer, le tout sans les parents. J'ai compris aussi ce que c'était que d'être étranger et la difficulté qu'il y avait à s'intégrer. Franchement, ce fut l'année la plus dure de ma vie. Mais j'ai fait tellement de chemin là-bas ; j'ai appris tellement de choses. Juste une anecdote : on me rabâche toujours que je suis plus ou moins la première femme à interviewer des rugbymen sur le terrain ! Mais quand on a vécu aux US, cette remarque n'a pas de sens. C'est sans doute là-bas que j'ai compris qu'en aucun cas cela ne pouvait être un obstacle.

En quoi consiste pour toi une journée de travail ?

Beaucoup de lecture de la presse, qu'elle soit locale, nationale ou internationale. Il faut fouiller, chercher, accumuler les infos. Beaucoup d'organisation aussi. On ne s'en rend pas forcément compte, mais il faut appeler les gens, les convaincre, caler les rendez-vous. Il y a beaucoup de réunions aussi, de déplace-

ments. Le tournage, le montage viennent seulement en bout de ligne. Je fais aussi les directs, les interventions en plateau.

Comment gères-tu le stress ?

Je n'ai pas trop de problème avec ça. Je suis un peu stressée les jours qui précèdent l'événement, et je sens la montée d'adrénaline avant la prise d'antenne, mais c'est un stress positif et il disparaît dans l'action. Il ne me paralyse pas. Mon année aux US m'a été très utile. J'ai été obligée là-bas de suivre un semestre de « Speech » (pour apprendre à parler en public, à m'exprimer clairement, à poser ma voix), et dans le cadre de ce cours, il m'a fallu faire une présentation devant cinq cents personnes. Mon inquiétude première c'était bien sûr de parler en anglais. Finalement cela s'est très bien passé. Cela m'a marquée, car au bout du compte, je me suis dit que si j'avais réussi à faire en anglais un discours structuré, de huit minutes, devant autant de monde, je n'aurais aucune difficulté à en faire autant en français.

Quelles sont les qualités dont tu dois faire preuve dans ton travail ?

La première, je crois que c'est la curiosité : ça paraît banal, mais il faut toujours se renseigner plus, chercher plus. Il faut essayer de comprendre au maximum afin de bien synthétiser et de bien formuler. Là encore, je fais un lien direct avec mon année. Sans la curiosité de l'autre, sans l'envie de comprendre comment chacun vit et fonctionne, on ne parvient pas à s'intégrer. Je me souviens que par moments, j'avais l'impression que mon cerveau allait exploser : il y avait trop de nouveautés, trop de choses à intégrer, de codes. Mais cela m'a beaucoup aidée, car mon métier c'est un peu ça : tout capter, tout piger. Il faut pouvoir analyser le mode de pensée et de fonctionnement de l'autre. Il y a une facette très humaine dans ce métier. C'est un métier qui demande de l'empathie.

Un mot sur le réseau que nous mettons en place ?

Je crois que c'est une très bonne idée. Cela me fait penser à mon école américaine. Ils sont très actifs de ce côté-là. Ils ont des élèves un peu partout et dans tous les domaines et sollicitent tout ce monde. Je pense que cela pourrait se rapprocher de ce type de réseau. Cela peut être assez puissant et utile. Personnellement, je suivrai ça. De toute façon, je dois tellement à PIE. Vous savez, je pense beaucoup et souvent à vous. Je sais à quel point cette année a été centrale et je sais ce que je dois à l'association.

**CLEMENTINE**LIEU DE SÉJOUR :  
MINNEAPOLIS,  
MINNESOTA  
USAANNÉE :  
2006ÉCOLE : THE  
BLAKE SCHOOLLIEU DE VIE  
ACTUEL : PARISPROFESSION :  
JOURNALISTEEMPLOYEUR :  
FRANCE 2

2006

# Impressions de « longue durée »

## BIG BALLOON

Maya, Canton, Georgia  
Une année aux USA



## THE NEW ONE

Pauline, Evans, Georgia — Un an aux USA

Chère « Ancienne moi », j'aimerais te dire merci, car si l'aventure dans laquelle tu m'as lancée est la chose la plus dingue qui soit, c'est également la meilleure qu'il m'ait été donnée de vivre. Je suis fière de t'avoir quittée, d'avoir craquelé ma coquille et de m'être échappée. Tu seras toujours inscrite dans mon histoire, mon passé, un peu comme une vieille photo, une ombre... oubliée. Tu étais faible, incertaine, invisible et fermée. Mais tout cela est fini maintenant. Aujourd'hui, je me fais confiance, je suis plus légère, je vois le monde d'une autre façon, sous un autre angle. Je sais ce que je veux, je sais ce que je vaudrais. Ici, loin de ma zone de confort, j'ai trouvé mon nouveau « chez-moi ». Je n'ai plus peur des regards ou des jugements. Je me suis surpassée de bien des façons : physiquement, émotionnellement et mentalement. J'ai l'impression que je peux faire face à tout et à n'importe quoi. Je peux aller de l'avant. Tout n'a pas été parfait durant cette expérience : j'ai été mise à l'épreuve, je suis tombée, mais je me suis relevée. Sache, « Ancienne moi », que je ne regrette rien : pas un instant, pas une minute, pas une larme, pas un grincement de dents, pas un soupir, pas un sourire, pas un rire. Rien.

Et maintenant que tout cela va s'achever, j'ouvre les yeux et je frissonne. Je ne veux pas partir, je ne veux pas rentrer. Ici, en Amérique, j'ai une nouvelle maison, une nouvelle routine, une autre famille. J'ai de nouvelles personnes à aimer, à découvrir, avec qui argumenter. De nouveaux horizons se sont ouverts, et j'ai découvert de nouvelles façons de penser. Je ne peux pas rentrer maintenant... J'ai encore tellement de choses à apprendre, à essayer, à goûter. Je ne veux pas quitter ce monde. Et pourtant, je vois, dans ma tête, cette horloge géante décompter les jours, les heures, les minutes et les secondes. Sois sûre « Ancienne moi » que tout ce qui s'est passé ici, je ne l'oublierai pas. Je n'oublierai ni les chants, ni les moments passés en famille, ni les découvertes, ni les amis, ni les étonnements, ni les surprises.

Je sais maintenant que pour accomplir ce dont on a envie il suffit d'être un peu têtu, d'avoir assez de volonté et un grain de folie. Plus rien désormais ne m'est impossible.

Il me reste moins de cent jours à vivre ici — au cœur de cette Georgia si hospitalière — et je compte bien en profiter. Et je

reviendrai... oui, je reviendrai, car l'Amérique, ce lieu où j'ai réalisé mon rêve, est maintenant une part de mon nouveau moi. « Ancienne moi », je te dis au revoir. Merci encore. Je n'ai plus besoin de toi.

## FOREVER

Laurianne — Un an en Allemagne — 2003

Inutile de revenir sur tous les aspects de cette aventure ! Chaque année depuis, nous nous sommes revues avec ma mère d'accueil, par ci, par là, quelques jours, mais le lien était bien là ! Dix ans après, c'est le retour. On s'arrête chez « Gastmutter », ma seconde maman. Pleurs de joie. Bref, les émotions parlent. Je montre à mon chéri mon ancienne école, ma chambre, mes trajets, mon orchestre... Tout est bien présent, là, oui, dans le cœur et dans l'esprit !

Le must du must, lors d'une balade à Hambourg, alors que je mange une « Bratwurst », je tombe nez à nez avec une ancienne copine de classe ! Cinq minutes autour d'un café et on s'échange nos numéros ! PIE forever !

## LE PLUS DUR RESTE À FAIRE

Bertille, Boise, Idaho — Un an aux USA

Mars. Déjà. On approche du 7<sup>e</sup> mois... Il n'en reste plus que trois. Les informations sur le retour arrivent et on commence à penser à ce fameux moment et à se demander comment sera la vie là-bas, dans trois mois. Nos habitudes ont tellement changé : la langue, le lycée... Qu'est-ce que ça va faire d'être enfermée dans une classe sans bouger, sans parler, sans rire, pendant une heure... alors que l'on faisait ce qu'on voulait ici, et que tout ça nous paraissait si normal ? Comment vont réagir les profs quand on va leur parler comme si on parlait à des amis ? comment vont réagir les gens quand on va glisser un mot en anglais dans une phrase, sans faire exprès ? quand on va chercher nos mots ? comment vont-ils réagir quand on va aller en jogging au lycée ? et comment se réhabituer au cahier/crayon après avoir travaillé un an sur ordinateur ? et comment va-t-on reprendre le rythme ? qu'est-ce que ça va faire de remonter à cheval ? va-t-on rejoindre une équipe de basket, de foot ? comment va-t-on se débrouiller en première S ? quelles vont être les relations avec notre famille ? va-t-on garder des contacts ici ? va-t-on même revenir ? part-on

pour toujours ? comment va évoluer notre anglais à notre retour ? est-ce qu'on va vraiment perdre les kilos qu'on a pris ? comment allons-nous gérer le manque ? va-t-on être « Homesick » ?

Ici, et pour le temps qu'il reste, il faut profiter d'un peu de tout, histoire de ne rien regretter : nos amis, notre famille, notre lycée, notre ville... et il faut vivre à cent pour cent, pleinement, comme jamais. On ne s'attend pas vraiment à ce que la fin arrive aussi vite. Je n'y croyais pas, mais c'est vrai qu'il faut s'y préparer. On vit une expérience tellement unique et on y gagne tellement : confiance en soi en anglais, ouverture, contacts dans le monde entier... des amis surtout. Non, ce n'est pas quitter son pays pour un an qui est dur, ce qui est dur, c'est de quitter son pays d'accueil pour toujours !

## ANORMALE

Maya, Canton, Georgia — Un an aux USA

Être un « Exchange Student », c'est un choix : se faire une nouvelle vie, repartir de zéro, se construire une nouvelle « identité », rencontrer des personnes extraordinaires qui nous marqueront et que l'on n'oubliera jamais. Les USA, c'était un rêve depuis que j'étais gosse ; la « High School », là où je voulais

// Ma mère d'accueil vient d'écraser un écureuil sur la route en criant : « Yes I got it ! » Elle me fait peur parfois. //

aller une fois dans ma vie. L'approche ici n'est pas la même : les profs t'écoutent, t'aident et te traitent comme ils traiteraient leurs enfants, ils aiment leur job, on peut rigoler, écouter de la musique... le tout en travaillant. On peut choisir nos cours. Il y a tellement de choix : journalisme, drama, art, cuisine, histoire, sport en groupe, muscu, poterie, photographie, etc. Ici, on prépare notre futur. Les Américains aiment leur lycée, ils le représentent, ils en sont fiers. Ils sont solidaires. C'est tellement beau à voir, quand ils viennent tous aux « Football Games », aux finales de volley-ball ou de n'importe quel autre sport, qu'ils se peignent sur le corps les lettres de leur lycée pour encourager leur équipe.

Ici, tu as l'impression d'être important, ils te rendent impor-

## MÉMOIRE D'UNE ANNÉE

Ils ou elles sont partis pour un an à l'étranger. Elles ou ils nous envoient de leurs nouvelles. Dans ce numéro Pauline change de peau, Maya se demande si elle est normale, Gauvain flotte entre deux mondes et Marine disserte sur son statut et son état...

Retrouvez l'ensemble des impressions des participants sur le web, à l'adresse : [piefrance.com](http://piefrance.com)

tant, te donnent une raison d'être ici, même de vivre, c'est un sentiment tellement fort. Être un « Exchange Student », c'est avoir du courage : peu de personnes comprennent les raisons que l'on a eues de quitter notre famille, nos amis, notre pays, tout. Mon frère, un jour, a dit à ma mère : « Maman, la normalité c'est de rester, ce n'est pas de vouloir partir et tout laisser. » Il a peut-être raison, je ne suis peut-être pas normale. Mais partir est la meilleure idée que j'ai eue. Je n'ai pas hésité, c'est comme si je savais qu'il fallait que je le fasse. Peu importait la ville, le lycée ou la famille où j'allais atterrir... Jamais je ne m'étais sentie aussi sûre de moi. Donc oui, j'ai tout quitté, j'ai pris l'avion seule : nouveau lycée, nouveau monde, personne ne me connaissait. J'aurais presque pu m'inventer un nouveau prénom. Ma famille me manque de temps en temps, mais il n'y a pas le temps pour ça, tout passe tellement vite. Voilà plus de cent jours que je suis ici, dans mon nouveau pays, à m'adapter, à rester forte dans les moments durs (car ce n'est pas toujours facile), à ne pas craquer, à apprécier le plus possible ! J'apprends à m'aimer telle que je suis, et c'est le meilleur sentiment du monde. Je remercie vraiment mes parents — il n'y a même pas de mots pour ça —, je sais que ce n'est pas facile pour eux tous les jours, surtout mon père qui stresse tellement facilement pour moi, il m'a donné sa confiance, j'en suis très fière. Et je suis fière d'être partie avec PIE !

## SWEET ALABAMA

Hortense, Odenville, Alabama — Un an aux USA

Ça fait presque deux mois que je suis descendue de l'avion, à l'aéroport de Birmingham. Je m'en souviens encore comme si c'était hier. Dès mon arrivée, deux choses m'ont marquée. D'abord, la chaleur : il était 19 h et la température ambiante était proche de 35°. Une chaleur humide qui m'a envahie. Bienvenue dans le Sud ! Et l'accent aussi. Parlons du Sud, tiens. Le Sud est aux Américains du Nord ce que la Suisse est aux Français. Les gens du Nord se moquent de ceux du Sud parce qu'ils sont lents et qu'ils ont un sacré accent.

Personnellement, quand j'ai entendu mon père d'accueil parler pour la première fois, j'ai dû me mordre les lèvres très fort pour ne pas rire. Il m'a fallu un mois pour assimiler la plupart des intonations et expressions propres à la région.

Globalement, j'ai eu quelques soucis d'intégration, aussi bien au niveau de la famille qu'au niveau du lycée. On me reprochait, notamment dans ma famille d'accueil, de trop communiquer avec la France, et de ne pas faire assez d'efforts pour créer des liens étroits. Ça ne me sautait pas vraiment aux yeux. J'ai eu un contact simple et direct avec mon père d'accueil. On s'entend incroyablement bien, on a des références communes et, sous certains aspects, deux caractères semblables. En revanche, avec ma mère d'accueil, nous n'avons pas grand chose en commun, mais on fait chacune des efforts pour s'entendre au mieux.

Ma fratrie d'accueil est super, le contact passe super bien. Je m'entends très bien avec l'autre étudiant d'échange — un Danois — qui vit dans ma famille. C'est parfois très agréable de trouver quelqu'un qui rencontre les mêmes problèmes que

## NAISSANCES

Trois Quatorze est heureux de vous annoncer les naissances de :

● Alice, fille de Julie Clément (ancienne participante USA et ancienne salariée) ● Hugo, fils d'Agathe Forest (ancienne participante USA) ● Maé, fille de Flora Chevalier (ancienne participante USA et actuelle déléguée) ● Liam, fils de Julie Rousselle (ancienne participante USA et actuelle assistante des programmes) ● Ryan, fils de Sabrina Affre (ancienne famille d'accueil et actuelle déléguée).

## VIE DU BUREAU

### STAGIAIRES

● Cette année PIE a accueilli en stage trois étudiants de l'université de Bath (Angleterre) : Ollie, Jemma et India. PIE et Bath poursuivent donc leur collaboration, et toujours avec autant de succès. Cette année Ollie et India (à Paris) et Jemma (à Aix) ont accompli un excellent travail. ● Gladys, mère de Clémentine (ancienne participante), est actuellement en stage au bureau d'Aix. Elle travaille activement sur le nouveau réseau et sur les programmes.

### FRANÇOISE HARDY — Remplaçante de choc

Françoise multiplie les fonctions au sein de l'association. Déjà mère d'une participante, déléguée, famille d'accueil, elle a assuré cette année avec brio les remplacements de Danielle Mérope-Gardenier et Pascale Albert, en tant que responsable de régions.

## Carnet de l'association

## MADELINE

Ancienne participante au programme d'une année scolaire aux USA et déléguée de l'association, Madeline Brun a travaillé pendant près de huit mois au bureau national d'Aix. Madeline était principalement chargée d'assurer le suivi des dossiers (pendant le congé maternité de Julie Rousselle). Toute l'équipe — et la rédaction de *Trois Quatorze* en particulier — a profité de ses compétences en matière de création de textes, de son sourire et de sa bonne humeur ! En marge du travail quotidien, Madeline a participé activement à la réflexion sur le futur grand réseau PIE et sur le devenir de l'association.





# PORTRAIT



## Portrait de l'interprète par lui-même

Dans un numéro consacré quasi exclusivement au réseau, et au devenir professionnel de nos anciens, il était logique d'ouvrir nos colonnes à Jean-Louis Berquer, le président de l'association, et pas illogique que ce dernier choisisse, pour ne pas se confier, de « sculpter le portrait » de l'interprète.

TEXTE : XAVIER BACHELOT  
ILLUSTRATION : LAURINDO FELICIANO

Pas facile d'obtenir ce rendez-vous. Que d'appels, que d'hésitations. Il a fallu avancer beaucoup d'arguments pour le convaincre et l'amadouer, presque le rassurer. Il craignait sans doute qu'on le passe au crible. Alors on s'engage auprès de lui – lui l'interprète – à ne pas trop l'interpréter. On lui promet de ne pas tant parler de lui que de décrire son activité, en le laissant esquisser à grands traits les contours de celui qui s'y adonne.

Le rendez-vous du 12 janvier est repoussé au 13. Paris, ce jour-là, est plongé dans une grande tristesse. Tout le monde ne parle que du drame, survenu six jours auparavant au siège de Charlie Hebdo, une tragédie qui s'est prolongée dans les rues de Montrouge, puis en plein cœur de Vincennes. Paris, ce jour-là, ronge son deuil.

On se retrouve dans son quartier, au pied d'un immeuble récent, planté aux abords des Buttes-Chaumont. On franchit la porte, on grimpe huit étages, histoire de retrouver un peu de hauteur et de lumière. Grand balcon ouvert sur le parc : la vue est dégagée, on respire.

On craignait qu'il soit peu disert, or, pendant plus de deux heures, il va nous parler presque sans s'interrompre ; il va s'étendre,

prendre des chemins de traverse, parfois s'égarer, souvent nous perdre. Il sourit : « *Je ne sais pas comment tu vas t'y retrouver dans tout ça.* » Le personnage ne manque pas de malice, qui va parvenir, au bout du compte, et à force de touches et de reprises, à nous livrer un portrait pointilliste, mais très expressif... de l'interprète.

Beau métier que le sien, qui consiste à « *permettre à des gens qui ne parlent pas la même langue de se comprendre et de communiquer.* » Projet titanesque aux contours pour le moins babelesques.

Si son portrait a une colonne vertébrale – à l'évidence, la relation à la langue étrangère et à sa compréhension –, il prend d'emblée un malin plaisir à nous la cacher. Au final seulement il nous dira : « *La langue c'est l'évidence : c'est la chose première et indispensable. Si vous n'êtes pas parfaitement à l'aise dans la compréhension et dans l'expression, c'est mort.* » On insiste : « *Autrement dit, pour être interprète, il faut être bilingue ?* » Il esquive : « *Il y a des gens qui ont deux langues maternelles ou qui ont appris dans la prime enfance en vivant dans un pays étranger...* » Pour eux, c'est évidemment plus simple... À l'évidence, ce n'est pas son cas : « *Moi, l'anglais m'a toujours parlé (on souligne le verbe et on s'amuse de son emploi), mais mes deux parents sont Français et francophones. Je suis né à Amiens et dans le coin on était plus sensibilisé qu'ailleurs à cette langue du fait de la proximité de l'Angleterre et du fait de la guerre.* » On croit moyennement à cette explication. On comprend mieux quand il nous explique qu'à l'école « *[il] aimait les langues (l'anglais et l'italien également) et que lorsqu'un jour de l'automne 1971 quelqu'un est venu dans son lycée et a évoqué cette possibilité de partir une année aux USA, [il] s'est aussitôt projeté et engagé dans l'aventure.* » Il reconnaît que quand il est arrivé là-bas, il a compris que malgré son bon niveau scolaire, « *il y avait tout à faire.* » Il ouvre alors une longue parenthèse pour évoquer la faiblesse

du niveau de langue en France – due en partie au peu d'attention que notre école accorde à cette matière (« *il suffit, dit-il, de comparer les coefficients en langue et dans les matières scientifiques pour expliquer ce phénomène* » –, mais préfère, tout compte fait, rejeter le sujet d'un revers de main agité et dédaigneux. Il nous explique par contre tout l'intérêt qu'il y a à partir le plus tôt possible à l'étranger. Il est formel : le bénéfice à 15-16 ans n'est pas du tout le même qu'à 20-25. À cet âge, le cerveau semble plus souple et plus modelable, l'oreille plus fine. « *Et la langue, pratiquée et vécue au quotidien, en famille et à l'école, au milieu d'autres adolescents – sous-entendu : avec la télé, le barbecue et les disputes familiales en bruit de fond – est une chose absolument primordiale... et qui n'a pas d'équivalent.* » Il compare avec les autres moyens d'apprentissage (type année univer-

**// La langue, pratiquée et vécue au quotidien, en famille et à l'école, au milieu d'autres adolescents – sous-entendu : avec la télé, le barbecue et les disputes familiales en bruit de fond – est une chose absolument primordiale et qui n'a pas d'équivalent //**

sitaire, au milieu de beaucoup d'étudiants étrangers et basée sur l'apprentissage d'un anglais plus technique) pour conclure que les acquis dans ce cadre scolaire sont bien plus importants. Quant aux cours d'anglais que l'on prend sur le tard, histoire de se débrouiller dans le cadre professionnel, il ne semble pas y croire. Il fait la moue quand on en parle, en ajoutant : « *Oui, on acquiert certaines choses, mais ça reste très flou.* » Et d'énumérer les imprécisions : « *les problèmes d'accent et de compréhension... Certains savent les meubles, mais la plupart sont très durs à suivre quand ils s'expriment en anglais... très fatigants !* »

« *La maîtrise de la langue, insiste-t-il, c'est le b.a.-ba du métier. Tout part de là, mais ce n'est*

*pas l'Omega.* » Tout discours, en effet, a une dimension implicite, qui impose à l'interprète de ne pas se limiter au sens littéral, mais de conserver et de transmettre fidèlement le sens caché du discours original. Il faut saisir les intentions et savoir les transmettre, savoir entendre et retranscrire, devancer et corriger... Pour bien comprendre les enjeux et pour affiner le (son) portrait, on lui propose d'énumérer les qualités indispensables que doit posséder l'interprète.

Une bonne mémoire semble essentielle. Il ne le dit pas – puisqu'il parle de l'interprète en général – mais c'est une qualité qu'il possède à l'évidence. Il suffit pour s'en convaincre de l'écouter évoquer cette journée de 1971 où il part faire son entretien de sélection à Paris (en vue de son départ pour les USA), ou celle de 1979, où Laurent Bachelot (actuel délégué général de PIE, avec qui il fondera l'association)

lui parle pour la première fois de l'ESIT. Dans un cas comme dans l'autre il se souvient du moindre détail : « *C'était le jour d'un important match de rugby (sic !)* », ou encore : « *Il faisait froid ce jour-là* » ; et de préciser dans la foulée, l'heure et le nom de la rue,

et le chemin parcouru pour parvenir à destination (sic !). À la bonne mémoire, il associe la nécessaire ouverture d'esprit et son corollaire, la curiosité. Quand, pour mieux comprendre, on lui demande à quoi il s'intéresse personnellement, il répond : « *À rien* » (entendez à « rien de particulier », autrement dit « à tout ») et si on lui demande : « *Qu'est ce qui ne t'intéresse pas ?* » sans hésiter, il répond également : « *Rien !* » À l'évidence donc, tout l'intéresse. Il ajoute : « *Pour être un bon interprète il faut avoir l'esprit Wikipedia – les anciens diraient l'esprit "Quid" – : Je suis capable de m'intéresser à un prospectus de présentation d'une machine à laver, à un geste sportif, à l'industrie de la pêche à la baleine ou à la culture du lin...* » « *Sur tout, dit-il, il faut accepter*

1972



UNE ANNÉE SCOLAIRE  
AUX USA

1977-1978



PROFESSEUR D'ITALIEN  
EN COLLÈGE ET EN  
LYCÉE

1981



CRÉATION DE PIE  
(MEMBRE FONDATEUR)

1982



DIPLOMÉ  
DE L'ESIT

2011



PRÉSIDENT DE PIE



